

Sonnets

Robert Marteau

Volume 44, numéro 4 (258), novembre 2002

Face au monde, figures du poète

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marteau, R. (2002). Sonnets. *Liberté*, 44(4), 62–69.

Sonnets

Robert Marteau

C'est dans ce combat dont le château est l'enjeu
Que se renouvelle ici même sous nos yeux
La perpétuelle épopée où les héros
Prennent corps en abandonnant aux dieux leur vie.
L'Inde et les Grecs en ont peuplé leur cosmos ; ont,
Sur l'orbe que la nuit double, gravé leur nom.
Tempêtes et ouragans, foudres violettes,
Orage emplumé de soufre, autant d'images
Violentes dont les scribes ont habillé
La bataille et l'extermination des peuples.
Troie est tombée, Ilion la sainte : d'un œuf
La divine était née, objet de convoitise
Tel, et désirable au point que mourir pour elle,
C'était, mortel, s'acquérir l'immortalité.

(Vendredi 14 juillet 2000)

Jusqu' où le ciel ne s'élèvera-t-il pas ? sans
Matière, sans masse et sans poids comme il est, sans
Signe aucun qui nous en suggère la mesure ;
Paroi subtile qui se constitue autour
D'aucun centre ou noyau, ou germe ou embryon ;
Vide qui contient tout sans que rien y subsiste ;
Où ce qui s'y trouve a été de nulle part
Expulsé pour éclore à sa propre existence
Et suivre sans errer des lois qu'il ne connaît
Pas mais qui sont perpétuellement créées,
Elles-mêmes obéissant à la Présence
Dont les divinités ne sont que les relais,
Dont le messager éternel est l'Esprit saint,
Annonciateur du Verbe manifeste.

(Lundi 24 juillet 2000)

La nature n'admet pas de caprices : Elle
Obéit à la loi inéluctable qui
Ne souffre d'autre écart que l'accident, lui-même
Inclus dans le perpétuel mouvement qu'une
Vie sans fin illusoirement dans l'infini
Suscite. L'homme pense, a-t-on dit, et transmet
La parole ; mais non moins étonnant ce qui
Ne pense pas : inerte ou spontané, l'un comme
L'autre en attente, croirait-on ; dans l'ignorance
De ce qu'est exister tout comme ce qui
Constitue à travers les sens l'incontestable
Réalité. Céder à la tentation
Serait de voir en tout cela un grand théâtre
Dont la raison saurait expliquer l'action.

(Mercredi 26 juillet 2000)

Ce haut sommet c'est sans doute le pieu central
Qui soutient au-dessus de nos têtes la toile
Subtile que nous voyons tomber jusqu'à terre.
Rien qui l'érafle ou en lacère le tissu :
Ce qui vient s'y inscrire aussitôt s'en efface,
Et les peuples pourtant y ont lu leur destin
Après y avoir décelé leurs écritures,
Et par la seule transmission de pensée
Marqué la trace qu'avait en eux labourée,
Peut-être à leur insu, ces mêmes immortels
Qu'ils reconnaissent sans les avoir jamais vus.
À l'heure qu'il est, alors qu'il n'est plus donné
Signe sous le ciel et, comme on dit, que les voix
Se taisent, il n'y a pourtant rien de changé.

(Mercredi 26 juillet 2000)

La bruine brode un motif improvisé
Dans la toile arachnéenne entre deux fougères
Tendue : en perles elle y propose l'énigme
Des mondes : ici sont contenus tous les contes
Qui de bouche à oreille à travers les pays
Et les âges sont puérilement transmis
Sans que personne qui les dise songe à y
Croire. N'est-ce pas étrange ? Auriez-vous à votre
Main un semblant d'explication qui soit autre
Que les simplistes propos dits scientifiques ?
Ariane, ma sœur ! vous qui fûtes laissée
Sur ces rivages, dévoilez-vous, parlez, dites-
Nous enfin la vérité sur nos fabuleuses
Gestes, que nous sachions à quoi nous en tenir.

(Jeudi 29 juin 2000)

Suspendus à la gravitation des astres
Par moins qu'un fil qu'aurait fictivement tendu
Une fée avant l'avènement, nous allons,
Ne voyant que par la lumière qu'on nous prête,
À vrai dire égarés et de l'autre la proie.
Plus que des animaux : des fragments de mémoire,
De pièces et morceaux nous constituent : l'idée,
Comme un parasite empoisonné, développe
Ses tentacules dans les cerveaux affaiblis
Qui prennent le dessus, établissant leur règne.
Pour qui voit d'ailleurs, c'est une société
D'insectes qui seraient des mécaniciens ;
Aptères voudraient voler ; incroyants, seraient
Crédules ; tourmentés, se rêveraient penseurs.

(Jeudi 6 juillet 2000)

Que connaît-on véritablement du combat
Que livre l'Esprit saint pour la rédemption
De la matière ? Voué lui-même à la chute,
L'esprit humain n'a pas de prise assez : sa lutte
S'exerce sans discernement : tout ce qui brille
Irrésistiblement l'attire et lui fait prendre
Une lanterne pour source de la lumière.
L'énormité du calcul qu'il s'impose n'ouvre
Pas l'arcane où seraient cachés les secrets dont
La possession assurerait la vie
En le soustrayant sans le détruire à la masse
Comme au temps. Il a pourtant expérimenté
Ce que c'est que dévoyer la raison au nom
D'un projet que nourrit la seule fiction.

(Jeudi 27 juillet 2000)

Dans les abîmes forestiers on voit le vert
Où se délovent les brumes ébouriffées,
Serpents à plumes qui épousent l'ombre, plus
Bas, plus haut sinuent en quête d'un interstice
Où s'introduire pour feindre de disparaître ;
En dragon ressusciter, effluves, fumées
Complice du ciel obnubilé descendu
Sous les arbres qu'il escalade ensuite comme
Un nuage, une haleine, un écureuil en touffes
De gris et de bleuté, sans sursauts, brusqueries,
Mais en métamorphose ininterrompue, en
Cours, comme si s'accomplissait l'illusion
Sous nos yeux. Comme si ce qu'on lit chez Ovide
Était vrai, et très réellement notre monde.

(Mercredi 2 août 2000)